



## TROUBLES POLAIRES

Les illuminations ethnographiques d'Émile Petitot

[Éléonore Devevey](#)

Éditions de Minuit | « Critique »

2020/4 n° 875 | pages 339 à 345

ISSN 0011-1600

ISBN 9782707346285

DOI 10.3917/criti.875.0339

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-critique-2020-4-page-339.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit.

© Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Troubles polaires

## Les illuminations ethnographiques d'Émile Petitot

Pierre Déléage  
*La Folie arctique*

Bruxelles, Éd. Zones sensibles,  
2017, 128 p.

« Je sais à tout le moins la gratuité de se substituer, aisément, à une conscience : laquelle dut, à l'occasion, parler haut, pour son compte, dans les solitudes. Ordonner, en fragments intelligibles et probables, pour la traduire, la vie d'autrui, est tout juste, impertinent : il ne me reste que de pousser à ses limites ce genre de méfait. Seulement, je me renseigne<sup>1</sup>. » Ce principe de méthode que Mallarmé s'était donné pour écrire un « Rimbaud », Pierre Déléage aurait aussi pu le faire sien – établir des faits, les agencer, en étant conscient du peu de légitimité de l'entreprise et du reste qu'elle laisse derrière elle. Dans *La Folie arctique*, il explore les limites extrêmes de « ce genre de méfait », en proposant la « **biographie d'un délire** » (p. 87). Renseigné, l'auteur (anthropologue, spécialiste des traditions chamaniques et des écritures amérindiennes) l'est autant qu'on peut l'être sur Émile Petitot (1838-1916), missionnaire oblat, ethnographe autodidacte, dont Déléage restitue, à partir d'un minutieux travail d'archives, les errances, les théories et les fantasmes. Le petit livre qui en résulte, net, déroutant, admirablement écrit et édité, expose aussi **une pensée en pratique du geste biographique**.

Pour le lecteur qui n'en connaît pas le héros, l'incipit est aussi captivant que trompeur. Le récit s'ouvre sur une scène

---

1. S. Mallarmé, « Rimbaud », *Divagations. Œuvres complètes*, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, vol. II, p. 126.

digne d'un roman de gare, recomposée à partir d'extraits des écrits de Petitot lui-même. Le temps d'un trajet en train, qui, de New York, le ramène vers la mission du cercle polaire où il va poursuivre son œuvre auprès des Indiens déné, l'homme se donne le plaisir bref et équivoque d'accepter le rôle de « bon parti » que lui donne une jeune Américaine qui partage alors son compartiment. Petitot finira par lui faire savoir qu'il est prêtre – et l'on apprend bientôt que ses goûts ne le portent pas vers les jeunes filles. L'ambiguïté d'un tel besoin de se « fantasmer une vie parallèle » (p. 14) – et, plus encore, de le raconter dix ans plus tard dans ses *Mémoires* alors que, rapatrié, le missionnaire a été relevé de ses vœux – a retenu l'intérêt de Pierre Déléage et lui permet de piquer celui de son lecteur. Mais à vrai dire, c'est par les façons plus spectaculaires qu'il a eues de se faire autre, de s'adonner au « tumulte hyperboréen des identités évanescentes » (p. 84), que Petitot aimante l'attention.

Les repères biographiques seront vite expédiés : enfance à Marseille, noviciat dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, ordination, puis missions pendant dix-huit ans dans le Grand Nord canadien – et internement psychiatrique, rapatriement en France, décès à Mareuil-lès-Meaux, paroisse dont il est devenu le curé. Construit autour d'une trame de textes écrits par Petitot et d'archives le concernant (glanées, pour l'essentiel, au Canada et au Vatican), le récit qui s'ensuit, non subordonné à la chronologie, expose les coordonnées de la « folie arctique » du missionnaire – un avatar de l'« hystérie arctique » ou *pibloktoq*, en inuktitut, qui sera observée au xx<sup>e</sup> siècle par les ethnographes (Jean Malaurie par exemple). Le *pibloktoq* était le mal des Inuits, voisins et ennemis des Déné, qui a alimenté durablement les réflexions sur les liens entre chamanisme et maladie mentale ; le mal qui intéresse Déléage est en l'occurrence celui qui affecte le prêtre-ethnologue, « espèce un peu excentrique de chamanes » (p. 22). Trois pans de texte éclairent son paysage mental, par approfondissements successifs.

Le premier, le plus narratif, évoque les missions de Petitot auprès des Déné, à la fois heureuses et tourmentées. Heureuses, parce qu'il peut y accomplir ses désirs de rupture et d'aventure, vivre au grand air et faire œuvre de science ; tourmentées, parce qu'il y vit aussi des passions homo-

sexuelles contrariées avec ses sauvages. Dans ces conditions extrêmes, son état instable vire au délire de persécution, au point que sa hiérarchie en vient à provoquer son internement à l'asile des aliénés de Montréal, où il restera treize mois. Le deuxième chapitre s'attache plus spécifiquement à sa production savante. Celle-ci est portée par la conviction, pour le moins farfelue aux yeux du lecteur du *xxi*<sup>e</sup> siècle, que les Indiens déné sont des « Juifs arctiques » : les descendants des Hébreux de l'Ancien Testament. À vrai dire, l'idée est alors « dans l'air chez les Oblats et ailleurs » (p. 38), mais Petitot, lui, va consacrer sa ferveur d'autodidacte à la fonder en raison. Il s'ingénie à l'étayer de comparaisons mythologiques et linguistiques, se livrant pour cela à un remarquable travail d'édition des traditions orales amérindiennes – le texte est d'ailleurs scandé de tels récits, donnés en langue déné puis en français. Cette ambition alimente ses accès de fureur graphomane, autant d'« ineffabilités » (p. 49) bientôt censurées par sa hiérarchie, discréditées par les scientifiques autorisés. Le troisième et dernier chapitre analyse la façon dont Petitot lui-même se fit « à la fois juif, indien et prophète » (p. 60). Si ses fantasmes messianiques s'inscrivent dans la longue tradition américaine des mouvements millénaristes, ils rencontrent aussi un contexte d'« ébullition messianique » chez les Déné eux-mêmes (p. 64) qui, désormais familiers de la parole des missionnaires, acclimatent alors des éléments de la religion chrétienne au chamanisme traditionnel. Percevant ces manifestations indigènes au prisme des catégories pathologiques des aliénistes, Petitot décèle des symptômes de « théomanie » chez les Indiens, formulant à leur sujet un diagnostic particulièrement adapté à son propre cas. Ironie du sort : Petitot est lui-même atteint, avance Déléage, mi-sérieux mi-malicieux, par le pouvoir de contagion qu'il attribue aux transes déné. Son délire cristallise autour de la circonscription, obsession qui le conduit à l'automutilation : façon pour lui d'expié son homosexualité, mais aussi et surtout de s'assimiler à ses « Juifs arctiques ». Vivant dans l'attente de la fin du monde et de la parousie, Petitot en vient, point d'orgue de ce délire, à deviner en lui-même et surtout en son confrère missionnaire la présence de l'Antéchrist.

Le « cheminement de la pensée délirante » (p. 27) de Petitot est ainsi historiquement et intimement ressaisi, réins-

crit dans ses contextes intellectuels et affectifs. Le propos peut rappeler celui de l'essai biographique, moins expérimental mais tout aussi pénétrant, que Dominique Casajus avait consacré à Charles de Foucauld, moine et savant<sup>2</sup>. Pour ce dernier, la vocation religieuse avait aussi ouvert la voie à la vocation linguistique (donnant lieu à d'importants travaux de collectes et de traduction de poésies, et à la rédaction d'un dictionnaire touareg-français) ; pour l'ancien trappiste comme pour le missionnaire oblat, évangélisation, travail ethnographique et volonté d'expiation entraient en interférence. Mais si Casajus voulait soustraire Charles de Foucauld au «sirupeux irénisme où l'engluent les hagiographes<sup>3</sup>», Déléage, lui, ne peut être gêné par l'odeur de sainteté qui émanerait de Petitot. Sa hiérarchie en a fait un illuminé dont les élucubrations devaient être étouffées. Le propos est donc avant tout de rendre raison de ses vues – de soustraire ses écrits à l'ironie condescendante de ses contemporains comme de ses successeurs, et sa pensée aux murs de l'asile. Il ne s'agit évidemment pas de diagnostiquer le mal dont il aurait souffert, mais de comprendre la suite de ses idées et la logique de ses actes. La forme du montage d'archives, qui donne à entendre les voix des protagonistes (et d'abord celle de Petitot, tantôt enjouée, tantôt arrogante, toujours déconcertante) sert le parti pris antipsychiatrique qui sous-tend le texte – on y entend, par éclat, la voix de Deleuze (p. 77-78). L'enquête manifeste avant tout la violence à la fois inhibitrice et productive de l'institution savante, religieuse et morale, et la violence retournée contre soi qu'elle peut susciter. Qu'un obscur «précurseur» de Franz Boas (p. 56), cartographe, linguiste et traducteur scrupuleux des traditions orales, soit aussi passible de «folie qu'on enferme», c'est ce qui aiguille la curiosité du biographe, le pousse à restituer patiemment le système de cette folie, et à éclairer ainsi le pas de deux entre épistémophilie et délire.

Mais ce qui, à vrai dire, sollicite Pierre Déléage, c'est qu'un tel pas de deux, poussé chez Petitot à son point d'incandescence, ne lui semble pas étranger à la pratique ordinaire de sa discipline. Cette conviction appelle, de la part de

2. D. Casajus, *Charles de Foucauld, moine et savant*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

3. *Ibid.*, p. 127.

l'auteur, une manière intransigeante et retenue de s'exposer, d'accepter le risque de susciter la gêne, le soupçon ou l'éclat de rire. À la fin de la deuxième partie surgit, discrète mais sans détour, la première personne du singulier, pour faire état de ce potentiel effet spéculaire entre biographié et biographe, celui-ci «[s']interrogeant sur les origines délirantes, furieuses et fantasmagoriques de l'anthropologie linguistique en général et de [s]on travail en particulier» (p. 56); cette première personne s'impose à la fin du texte, dans laquelle l'auteur évoque, entre autres, sa visite à la tombe de Petitot. Mais le propos n'est aucunement de se mettre en scène en enquêteur endeuillé, dans un récit de vie qui serait aussi un récit de soi. C'est un geste moins narcissique et plus radical que la simple enquête (auto)biographique en miroir qui guide la démarche, réellement désireuse de saisir ce qui s'est joué dans les solitudes pour Petitot, «l'exilé à l'éclat de rire triste» (p. 27), bientôt devenu, dans sa cure briarde, «vieil ours blanc sans cœur» (p. 88). De même que la patience ethnographique de Petitot semblait à Déléage celle d'un respectable prédécesseur, le désir de l'autre qu'il observe chez le missionnaire à l'égard des Indiens et la pulsion savante sous laquelle ce désir prend forme peuvent sembler également à l'œuvre, toutes choses égales par ailleurs, dans le rapport que l'auteur a lui-même noué avec Petitot. L'œuvre savante, pour Petitot, procédait d'une curiosité entière pour ses sauvages, mêlée d'un désir d'expiation et de rachat; Déléage, lui, montre la puissance de mutilation du double cadre ecclésiastique et scientifique, mais aussi la puissance, plus singulière encore, du sujet qui, s'y tenant enserré, trouve une issue dans le délire. Apologie de la folie, façon de fétichiser le tourment? Plus encore que le projet de célébrer le délirant ou de réparer l'injustice qu'il aurait subie, prime peut-être ici le simple désir de trouver le ton juste – ahurissement, sympathie et causticité mêlés – vis-à-vis de ce devancier tourmenté; non pas broser un portrait d'aliéné, donc, mais saisir à travers lui les ressorts de ce qui aliène. Admettre, en somme, qu'un même trouble traverse le biographe et son délirant, en puissance chez l'un, en acte chez l'autre, et que ce trouble gagne à être énoncé. Après avoir reproché à la science son «in-différence», Roland Barthes notait, dans un fragment de son autoportrait: «La condamnation tombait cependant,

chaque fois qu'il était possible de *dramatiser* la science (de lui rendre un pouvoir de différence, un effet textuel) ; il aimait les savants chez lesquels il pouvait déceler un trouble, un tremblement, une manie, un délire, une inflexion [...] ; chez beaucoup de savants il pressentait ainsi quelque faille heureuse, mais la plupart du temps, ils n'osaient aller jusqu'à en faire une œuvre : leur énonciation restait coincée, guindée, indifférente<sup>4</sup>.» Inventer, par la recherche, une façon de formuler ce trouble ou de laisser cette faille s'épanouir apparaîtrait alors comme la condition pour produire une œuvre de science habitée.

Dans le volume collectif intitulé *Ce que la science fait à la vie*, Daniel Fabre avait proposé un contrepoint au cas Petitot<sup>5</sup>. À la folie arctique de celui-ci répond la ferveur méridionale de Georges Hérelle (1848-1935), historien, ethnographe, traducteur, qui sut donner un tour moins tragique à ses passions. Ses travaux savants prenaient pour objet, entre autres, les persécutions historiques subies par les protestants et celles endurées par les «invertis», les pastorales basques et l'amour grec. Pour pouvoir cultiver différents registres d'écriture et rendre vivable sa condition homosexuelle, qui faisait alors de lui «un être forcément clivé, fatalement séparé de lui-même<sup>6</sup>», Georges Hérelle avait veillé au compartimentage de sa production scripturaire, et mis en place des stratégies d'auto-archivage favorisant sa dispersion. Là où Petitot, tâchant de nouer fantasme et savoir, mêlait trop ouvertement les registres, Hérelle choisit à l'inverse de cloisonner strictement les facettes de sa recherche et de sa personnalité : plutôt que de s'exposer en faisant converger ses obsessions, cultiver l'art de la *dislocation*, pour mieux se rendre insaisissable. Cet art de l'esquive suppose que le savant discerne, régule et distribue le pluriel de sa polygraphie – faute de quoi il sera mis hors-jeu. Qu'elles se déploient dans les déserts de glace ou sous les cieux méditerranéens, ces vies qui ont dû s'inven-

4. R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes. Œuvres complètes*, éd. É. Marty, Paris, Éd. du Seuil, 2002, t. IV, p. 733.

5. D. Fabre, «Inversion et dislocation : les vies savantes de Georges Hérelle», dans N. Adell et J. Lamy (éd.), *Ce que la science fait à la vie*, Paris, CTHS, 2016, p. 269-303.

6. *Ibid.*, p. 283.

ter en rusant avec les institutions, pour entretenir leur désir, érotique et érudit, et les rendre praticables et pensables l'un par l'autre, requièrent de leur biographe une acuité et une générosité à la mesure de ces savants hors normes. Ambitionnant d'articuler des pans de vie disjoints, Fabre plaçait sa recherche sous le motif du puzzle, puzzle dont Hérelle aurait savamment orchestré l'éparpillement ; c'est la forme du montage qui sous-tend celle de Déléage, dont le propos est de rendre audible – entendue et comprise – une voix moins bien contenue et par suite étouffée. Par ses choix de méthodes et d'écriture, c'est tout un, son beau « flirt raisonné avec le savoir devenu fou » (p. 88) est une proposition ébouriffante sur ce que peut être l'écriture d'une telle vie savante.

Éléonore DEVEVEY